



# REVUE SPIRITE

JOURNAL

D'ÉTUDES PSYCHOLOGIQUES

---

21<sup>e</sup> ANNÉE.

N<sup>o</sup> 8.

AOUT 1878.

---

## Les Élémentaires et les Élémentals

La nouvelle doctrine émise par la Société Théosophique de New-York, doctrine ayant pour base l'immortalité de l'esprit humain et le fait de communications entre le monde visible et le monde invisible, ayant soulevé une polémique ardente en Angleterre, nous croyons de notre devoir, nous qui sommes de l'Orient, où le mysticisme mythologico-chrétien règne encore parmi certaines classes de la société, d'ajouter quelques réflexions sur les recherches historiques et expérimentales faites par M<sup>me</sup> Blavatsky et le colonel Olcott, promoteurs de cette Société.

Pour les théosophes de New-York, l'homme est une trinité et non une dualité.

Cette triplicité humaine, une des bases fondamentales de la philosophie ancienne, est admise aujourd'hui par tous ceux qui ont étudié et approfondi le magnétisme humain et les étranges phénomènes du spiritualisme expérimental. Il n'y a que les métaphysiciens, perdus comme toujours dans les abstractions, qui croient encore à la dualité humaine, c'est-à-dire à l'âme et au corps, séparés ou unis mystérieusement. Ces idéologues, imbus de la scolastique officielle, qui admet plus que jamais l'immatérialité de notre âme, sont, malgré tout le progrès fait par la psychologie expérimentale, encore attachés aux belles mais incomplètes doctrines de Descartes, de Leibnitz, de Malebranche, etc.

Le spiritualisme moderne, qu'ils ne connaissent pas ou qu'ils ne veulent pas connaître, a fait cependant, malgré eux, un pas immense dans le domaine de la science et de la philosophie. Les phénomènes psychiques, insaisissables jusqu'aujourd'hui, sont devenus pour lui des réalités visibles et tangibles, et il a découvert le fluide périsprital qui est le vrai lien qui unit le corps à l'esprit.

Jusqu'ici nous sommes en parfait accord avec les Théosophes de New-York. Nous croyons comme eux à ces trois hypostases unies

hyperdynamiquement et qui constituent ici-bas l'essence de l'être, mais là où nous différons, c'est sur la destinée et l'avenir de l'âme ou plutôt de ce lien périsprital qui, pour certaines créatures indignes d'aspirer à l'immortalité, finit par se rompre et s'annihiler. La justice divine et l'évolution des êtres, depuis la cellule vivante jusqu'à l'ange, ne nous permettent pas de croire à cette catastrophe épouvantable, amenant avec elle la destruction complète de la personnalité humaine.

Et d'abord, avant de sonder cette question capitale et qui nous touche si profondément, avant de voir si réellement l'élément d'individualité réside dans l'âme isolée qui est pour nous le périsprit, disons, en peu de mots, que les théosophes américains, en parlant des Elémentaires et des Elémentals pour étayer leur étrange système, ne font qu'imiter les peuples de l'Orient qui désignent, par ces mêmes expressions, les Esprits, les fantômes ou les revenants.

L'expression *oloikeion*, élément, signifie encore chez nous, surtout parmi le peuple, un spectre, un lutin, un sylphe, une ombre. Les Esprits, surtout ceux qui chez les anciens Grecs portaient le nom de fées, naïades, néréides, sont appelés aujourd'hui *nakai uvpàdes*, *bonnes dames*.

Tous ces *Theoi dêriov*, dieux terrestres, par opposition aux dieux célestes ou supérieurs, connus sous les noms de démons, génies, lames, gnomes, nymphes, ondins, fades, manes, lares, lémures, salamandres, vampires, goules, empuses, etc., portent le nom générique de *oloikeion*, dont le pluriel fait *oloikeia* ou les Elémentaires des nouveaux théosophes.

Ce nom grec peut aussi parfaitement bien servir pour expliquer les Elémentals qui représentent les Forces éternellement agissantes de la nature, forces inconscientes, mais qui semblent cesser de l'être lorsqu'elles sont mises en mouvement par des intelligences incarnées ou désincarnées. Les Elémentals sont donc soumis aux Elémentaires, car la Force aveugle ne peut être supérieure à la Volonté qui est une Force intelligente et libre.

Virgile a dit : *Mens agitât molem*, l'Esprit meut la matière, et les initiés de l'Orient, auxquels les théosophes ont recours, s'expriment ainsi par la bouche de Platon : *Oud emin aoistei psukè nata, rogon oudena os baros ouden oerigerein puramèné.* » — Il n'y a pour nous aucune raison de douter que l'âme n'ait le pouvoir de mouvoir les graves. — (1)

(1) Platon, de leg. lib XIII, tom. IX, page 269.

L'expression *ekagrolikos*, *élément léger*, désigne aussi dans nos contrées un médium voyant. En effet, cette légèreté du deuxième élément chez certaines natures sensibles, vraies piles vivantes, n'est acquise que dans le dégagement spirituel.

Il est vrai que les savants, les législateurs des temps anciens ont souvent abordé le grand problème de la vie future, mais il ne s'ensuit pas de là qu'on doive les considérer comme infaillibles lorsqu'il s'agit surtout des lois qui régissent les âmes incarnées et les existences transmondaines. Ce n'est pas par la spéculation seule qu'on arrive à la vérité, il faut forcément recourir à l'analyse expérimentale, et dans notre siècle, où tout se mesure et se pèse, aucune hypothèse, destinée à devenir une vérité, ne peut être admise *à priori* sans qu'elle passe avant dans le creuset scientifique.

Le Magisme de Zoroastre, le Bouddhisme, le Monothéisme judaïque, le Polythéisme égyptien, grec et romain, le Fétichisme, le fond polythéistique du Brahmanisme comme toutes les autres théurgies ont posé certaines bases fondamentales concernant l'homme et son avenir ultra-terrestre, mais est-il bien certain que toutes ces religions orientales aient voué, comme le suppose le théosophisme américain, la plupart des âmes incarnées ou désincarnées à l'annihilation? Cette monstrueuse conception, repoussée par la conscience humaine, était peut-être pour les méchants un épouvantail inventé par les prêtres de ces religions, mais jamais elle ne fut pour les bons un article de foi. On ne doit pas oublier que les sages de l'antiquité, les législateurs des peuples, forcés souvent, pour mettre un frein aux passions, de recourir à de pareilles conceptions, avaient pour eux une philosophie cachée, mystérieuse, qui n'était enseignée qu'à ceux qui avaient la force et le courage de s'élever au-dessus des croyances populaires. On devait alors subir les épreuves les plus terribles pour acquérir la Science. Ce voile, jeté devant les yeux des profanes pour leur cacher les vérités qu'ils ne pouvaient comprendre, nous prouve qu'il y avait alors deux philosophies. L'une, connue sous le nom de *philosophie esotérique*, était la gardienne de tous les trésors scientifiques, tandis que l'autre, appelée *philosophie exotérique*, cachait, sous des emblèmes et des figures, les connaissances acquises par les mages initiateurs. Le vulgaire, peu apte à distinguer l'erreur de la vérité, ne connaissait que celle-là. Ces deux philosophies si différentes étaient strictement nécessaires, car on ne pouvait impunément tout divulguer au peuple, qui avait alors comme aujourd'hui ses croyances et ses superstitions. On sait com-

bien certains savants de la Grèce ancienne eurent à souffrir pour avoir laissé échapper du sanctuaire quelques-unes des vérités qui y étaient cachées.

La séparation de l'esprit, *psuché*, avec l'âme, nous ou pèrisprit qui enveloppe cette parcelle de la Suprême essence, peut-elle être jamais cause d'une complète destruction chez certains individus rebelles au bien et au progrès? Les nouveaux théosophes américains n'en doutent point, et vont même jusqu'à croire que cette séparation de l'esprit et de l'âme peut arriver, quoiqu'il y ait des exceptions, même avant la mort terrestre.

Pour nous qui croyons que l'obtention de l'immortalité n'est pas seulement réservée aux plus aptes, mais qu'elle est une loi générale et immuable, nous pensons que si les religions orientales ont enseigné un pareil dogme, contraire sous tous les rapports à la justice divine, elles ne l'ont répandu parmi les masses que pour effrayer les âmes basses et viles auxquelles on refusait l'immortalité si elles persistaient dans le mal. Les pythagoriciens qui s'appelaient les *vivants*, car ils considéraient comme *morts* ceux qui n'étaient point initiés à leurs mystères, faisaient bien rétrograder l'âme humaine en la réincarnant dans le corps d'un animal quelconque pour corriger les vices et les passions de leurs contemporains, mais jamais le chef de l'école de Crotona, la plus savante des écoles de la Grèce, le disciple des prêtres de Thèbes et ceux de Memphis, n'a enseigné une telle métempsychose à ceux qu'il considérait comme dignes d'arriver à la connaissance de la vérité. Il savait bien comme nous que le troisième élément ou l'Esprit, se reconnaissant dans l'homme, est non-seulement éternel, mais qu'il peut, s'il le veut, rester stationnaire sans jamais rétrograder ni perdre son individualité.

Le *moi* réside dans cette essence puissantielle. Le médiateur plastique et inconscient ou le fluide pèrisprital qui sert d'enveloppe à l'esprit peut, sans doute, soumis à des lois cosmiques inconnues, changer de nature et devenir, s'il est possible, plus éthéré encore, mais rien ne prouve que cette transformation du pèrisprit soit la cause de la destruction de l'individu. L'esprit humain, destiné à progresser toujours, peut, dans ses évolutions successives vers le beau et le bien, se débarrasser de ses enveloppes relativement grossières pour s'en vêtir d'autres plus subtiles, selon le milieu où il est appelé à exercer ses facultés, mais jamais, ici-bas ou ailleurs, il ne perd son individualité.

L'être en soi, quoique ayant besoin d'un corps, fluidique ou non,

pour se manifester, est *un*, et cet être, vrai microcosme, plus grand que tout l'univers matériel et inconscient, est indestructible.

La parcelle divine qui nous anime, intérieurement ou extérieurement, agit de même pour toute créature pensante, et il n'y a d'exception pour personne. Jésus, Bouddha, Moïse, Confucius, comme le dernier des humains, sont toujours identiques dans leur essence; il n'y a que le progrès moral et intellectuel qui les distingue. Chez l'être imparfait, le troisième élément ou l'Esprit peut, non s'annihiler, mais perdre pour un temps indéfini la conscience de sa grandeur et s'abaisser au niveau de la brute; mais il peut aussi, emporté dans le tourbillon des existences successives, s'élever de sphères et sphères, et acquérir, pour toujours, non son individualité qu'il n'a jamais totalement perdue, mais les seuls vrais éléments de bonheur qu'il a méconnus. Les Esprits qui se complaisent dans le mal, et qui ont perdu toute notion de morale et de justice, arriveront ainsi, comme le disent si bien les nouveaux théosophes, à la perfection et deviendront des unités, des Dieux. E. ROSSI DE GIUSTINIANI.

## Fête d'inauguration du 25 Juin 1878

### SOCIÉTÉ SCIENTIFIQUE D'ÉTUDES PSYCHOLOGIQUES

PRÉSIDENT DE M. RENÉ CAILLÉ, VICE-PRÉSIDENT

M. C. CHAIGNEAU, SECRÉTAIRE.

1. Discours de M. René Caillé.
2. Paroles de M. le baron du Potet.
3. Scène du *Miserere*, du Trouvère,  
M<sup>me</sup> Gélis  
M. Viola  
M. Brion Dorgeval, accompagnateur.
4. *La Musette*, tyrolienne  
M<sup>me</sup> Marie Fiessat  
M. Brion Dorgeval, accompagnateur.
5. Discours de M. Vallès (conférence).
6. Duo  
M<sup>me</sup> U.  
M<sup>me</sup> Claire de Helinden.  
M. Brion Dorgeval, accompagnateur.
7. Poésie de M. Chaigneau
8. Chant. *Sommeil de la Muette*  
M. Viola  
M. Brion Dorgeval, accompagnateur.
9. *Les Orphelins*, poésie de M. A. D.
10. Chant.  
M<sup>me</sup> Marie Fressat  
M. Brion Dorgeval, accompagnateur.
11. *La victoire des Morts*, poésie d'Aristide Lomon, par M. Ch. Lomon.
12. Piano. — M. Rosen.
13. *Pieta*, poésie de M. A. D., musique de M<sup>me</sup> U., par M<sup>me</sup> Claire de Helinden.

- M<sup>me</sup> U. accompagnateur.
14. *Homère mendiant*, poésie de M. A. D., musique de M<sup>me</sup> U., par  
M. Brion Dorgeval
- M<sup>me</sup> U. accompagnateur.
15. *Duo du Maçon*  
M<sup>me</sup> U.  
M<sup>me</sup> Claire de H.....
16. Chant. Grand air de *la Norma*  
M<sup>me</sup> Gelis.
17. *Jérusalem*, grand air.  
M. Viola.
48. Poésie de M. A. D.
19. *Le chant des Lavandières*  
M<sup>me</sup> de H.....
20. *Le Poète et le rayon*, poésie de M. A. D.
21. *Le Crapaud*, poésie de Victor Hugo  
par M<sup>me</sup> E. Picard (de l'Odéon).
22. *Gil-Blas*, chant bouffe,  
par M<sup>me</sup> U.

NOTA: Les artistes, les poètes, les orateurs, sont tous membres de la Société scientifique d'études psychologiques.

---

### Discours de M. René Caillé

MESDAMES, MESSIEURS. La fête intime et toute de famille que nous vous offrons ce soir a pour but de faire connaître à tout le monde qu'une société sérieuse vient de se fonder qui a pour but de rechercher les lois de l'âme humaine afin d'en rendre l'existence évidente.

Notre œuvre est une œuvre morale, et nous nous estimerions heureux que l'on puisse dire qu'elle a porté sa pierre à l'édifice de la régénération de notre belle et généreuse Patrie. C'est donc une assemblée religieuse que la nôtre si l'on définit la Religion: *L'Amour du Bien et de ses semblables*. Aimer ses semblables, aimer le Bien, c'est aimer Dieu. Elle est scientifique aussi dans ce sens que les hommes qui la composent veulent se montrer dignes de la confiance de tout le monde en n'affirmant, dans les conclusions où les amèneront leurs recherches, que des faits que personne n'ait le droit de nier, ni de mettre en doute.

Enfin, c'est peut-être la Religion qui prend un biais et veut s'imposer par la science, car tout se transforme et se métamorphose ici-bas pour aller *au mieux*, — c'est une loi de la création — les peuples aussi bien que les religions; et tout ce qui se révolte ou se roidit contre cette grande loi du progrès doit tomber, doit mourir.

Nous portons en nous le Respect de toutes les opinions; nous réclamons le même respect réciproque, mais nous posons en même

temps avec le principe de tolérance celui de la liberté la plus complète dans la recherche et la discussion, car il faut admettre absolument que le Bien ne peut naître que de la Liberté. C'est du choc des idées que jaillit la lumière dit-on ; c'est bien vrai ; le Travail et le Combat sont les lois de la vie.

Mais ce discours est bien trop long déjà. Nous aimons mieux laisser à l'avenir le soin de nous faire valoir, car : *A l'œuvre on connaît l'artisan*. Nous nous hâtons de laisser la parole à ceux-là qui possèdent la véritable science, celle que Dieu a mise innée dans les âmes privilégiées : nous voulons parler des artistes sympathiques et bienveillants, enfants gâtés d'Euterpe et de Melpomène, qui nous offrent ce soir leur charmant concours ; et nous venons vous demander de vouloir bien, dès maintenant, applaudir à leur généreuse et fraternelle coopération.

---

### Résumé de la Conférence de M. C. L.

M. C. L. a exposé quelques considérations partielles sur la question qui a pour objet le *surnaturel*.

Il a d'abord montré que généralement les phénomènes qu'on nomme surnaturels ne sont, à proprement parler, signalés que par ce caractère qu'ils se présentent à nous dans des conditions différentes de celles que nous observons d'habitude, et avec lesquelles l'exercice de la vie et les investigations de la science nous ont déjà familiarisés. D'où il suit qu'à mesure que la science progresse, l'incompris, qui détermine la surnaturalité d'un fait, pouvant disparaître, ce fait rentre alors dans la catégorie du naturel. A cet égard les exemples abondent, et l'auteur a passé en revue les principaux.

Il a insisté sur cette pensée que Dieu ne pouvant créer sans nécessité, sans but, sans prévoyance, tous les phénomènes qui se manifestent à nous, quelles que soient les apparences, sont des œuvres appartenant au même titre à la création Divine, et que par conséquent, quant à leur essence propre, elle est une, de même nature pour tous, non susceptible à cet égard de distinctions, que la seule chose qui les différencie à nos yeux, c'est la proportion plus ou moins considérable d'incompréhension qu'ils nous présentent ; que c'est donc cette incompréhension que nous devons nous efforcer de dissiper, si nous voulons progresser dans la connaissance des choses.

Il a ajouté que la manifestation d'un fait, quel qu'il soit, ne pouvant être que l'œuvre de Dieu, doit contenir en elle des indications

plus ou moins faciles à déterminer, mais certaines, sur les lois que Dieu a employées pour créer ; de sorte que l'étude de ces manifestations peut nous conduire à des résultats essentiellement révélateurs au sujet de ces lois ; d'où ressort la grande importance de ces sortes d'investigations.

Dans la partie non communiquée de son travail, l'auteur fait l'application de ces idées et de ces principes au phénomène si extraordinaire du somnambulisme naturel et il arrive aux conséquences suivantes qui seront ultérieurement développées :

1<sup>o</sup> L'étude approfondie des incompréhensions, qui nous étonnent d'abord à un si haut degré dans ce phénomène, nous conduit à la reconnaissance nécessaire et indéniable d'existences futures.

2<sup>o</sup> Dans ces existences, le fait si surnaturel ici bas de voir sans le secours des yeux, sera l'état de vision naturel et normal de l'âme.

L'auteur termine son travail par quelques réflexions sur la nécessité de communications générales que doivent avoir les âmes entre elles dans les diverses existences auxquelles elles peuvent être appelées.

P. S. — La Société regrette, que le format de la Revue n'ait pu permettre la reproduction intégrale de cette si belle et si intéressante conférence.

---

## Chant d'avenir

### I

O toi, que j'ai cherché si longtemps, dans mes veilles,  
Quand la nuit tressaillait et se peuplait de voix,  
— A l'heure où, déployant ses lointaines merveilles,  
Le ciel immense éteint les étoiles des bois ; —  
O toi, que j'ai nié, ne pouvant te comprendre ;  
Toi qui m'as révolté, comme un tyran d'un jour ;  
Toi, qu'enfin j'entrevis dans un rêve plus tendre,  
O toi, qui m'apparus dans un rayon d'amour ;  
Esprit universel, Conscience des mondes,  
Unité du Grand-Tout, Ame de l'Infini,  
Astre des astres, Source aux éternelles ondes ;...  
— Quelque nom qu'on te donne, à jamais sois béni !

C'est ton charme qui me pénètre,  
Qui fait ruisseler dans mon être  
Les parfums exquis du réveil ;  
Quand l'azur de l'été flamboie,  
C'est toi qui me remplis de joie  
Par les regards de ton soleil !

Lorsque, au mois des fleurs de sa vie,  
La vierge en son âme ravie  
Entend jaillir un flot vainqueur,  
C'est toi qui gonfles sa narine,



C'est toi qui brûles sa poitrine,  
C'est ton cœur qui bat dans son cœur.

C'est toi qui fonds les existences,  
Toi qui dissous les résistances  
Dans le creuset des passions ;  
C'est toi qui combines les âmes,  
Toi, qui répands flammes sur flammes,  
Et nations sur nations.

Quand tes enfants, noirs d'ignorance,  
Se tordent dans cette souffrance  
Qui tombe des rêves déçus,  
Tu souffres, grande force amie,  
Toi, qui pleures par Jérémie,  
Toi, qui nous aimes par Jésus.

C'est toi qui chantes l'espérance,  
Toi qui portes la délivrance  
Par la voix de tes inspirés,  
Toi, qui fait surgir les prophètes  
Toi, qui souffles sur les poètes,  
Les langues des flambeaux sacrés.

C'est toi, divine conscience,  
Loi des lois, suprême science,  
C'est toi, la clarté de Platon ;  
C'est toi la raison étoilée,  
Toi, qui brilles dans Galilée,  
Toi, qui resplendis en Newton !

Sans repos, sans doute, sans trêve,  
C'est toi le progrès qui soulève  
Les torrents de la liberté ;  
Sans autre frein que l'Harmonie,  
C'est toi l'universel génie  
Qui transporte l'Humanité !

## II

Lorsque l'esprit de l'homme, en ses heures d'angoisse,  
Ne sent au fond de lui qu'un vide ténébreux,  
Quand rien ne lui paraît ami, quand tout le froisse,  
Que rien ne le transporte en un ciel plus heureux ;  
Quand il se sent captif d'un songe solitaire  
Parmi les tourbillons d'humains, muets pour lui ;  
Lorsqu'il peut promener jusqu'au bout de la terre,  
Comme un spectre isolé, son implacable ennui ;  
Lorsqu'il est confiné dans sa vaine pensée,  
Et qu'il ne se repaît que de son propre amour ; —  
Sait-on de quels tourments cette vie insensée  
Pétrit, dans son orgueil, son pain de chaque jour ?...  
... Ah ! que la nue est grise à l'âme qui se ferme !  
Comme le vent d'hiver l'enveloppe d'effroi !  
N'est-ce pas un enfer, sans pitié ni sans terme,  
Que le flot venimeux qui jaillit d'un cœur froid ?...  
— Quand le démon d'orgueil a pu mordre sa proie  
Jusqu'aux sources d'amour, malheur à l'imprudent ! —  
Car nul ne sait combien de longs siècles sans joie  
Passeront, sans combler la trace de la dent !...  
Hélas ! Guérira-t-il ? Ce mal qui le dévore  
Ne peut-il l'entraîner jusqu'au fond du néant ?  
Aussi loin, aussi haut qu'il cherche un peu d'aurore,

L'espoir le fuit toujours, et l'abîme est béant !  
O cauchemar ! Un voile obscur couvre sa face !  
Pour lui plus de printemps embaumé de lilas :  
Ainsi qu'un souvenir, pour lui l'azur s'efface !  
La dernière chanson s'éloigne comme un glas !  
— Ah ! pitié ! Délivrez cette âme qui se ronge,  
Et qui veut vivre, vivre en un plus doux séjour !  
Non ! Pas plus que le corps, l'âme ne vit d'un songe !  
Elle a faim : — et le pain de l'âme, c'est l'amour !

Que l'homme est peu de chose en ces heures d'épreuve  
Qui lui font un besoin de croire et de chérir !...  
Sait-il que sa douleur est une pauvre veuve,  
Et qu'une autre souffrance aspire à l'en guérir ?

Mais lorsqu'un jour, au coin d'un sentier couvert d'ombre  
Où le soleil parvient à glisser des rayons,  
Sur le gazon brodé de fleurettes sans nombre,  
Dans l'air vibrant hanté par mille carillons,  
Lorsqu'un jour du beau mois d'avril, mois des promesses,  
Il rencontre, en passant, la fille aux yeux en fleurs, —  
D'où vient que ce maudit s'imprègne de tendresses,  
Que sa lèvre veut boire aux sublimes douleurs ?  
D'où vient qu'il se répand dans la chanson des choses,  
Comme la vierge folle heureuse d'être au jour,  
Comme la poudre d'or qui vient au cœur des roses  
Et que le vent docile emporte où va l'amour ?...  
— C'est que l'Esprit divin cherche ce solitaire,  
Qu'il arrache à son front le voile de malheur,  
Et que, pour mieux entrer dans l'âme réfractaire,  
Il prend des yeux de femme et des lèvres de fleur !  
C'est qu'il est répandu dans toute la Nature :  
Désir dans le pollen, Ivresse dans le miel,  
Parfum dans la corolle, Espoir dans la verdure,  
Amour, toujours Amour dans les baisers du ciel !

Ah ! l'Amour, lumière invincible,  
L'Amour est la route infallible  
Où se perd l'effroi des ravins...  
C'est la route des blanches ailes,  
Des fronts couronnés d'étincelles,  
La route des transports divins !

L'Amour est le feu qui délivre,  
Qui nous donne la soif de vivre  
Et l'ardent besoin d'espérer !  
C'est lui l'Idéal qui révèle  
L'éclat d'une sphère nouvelle  
Où tout doit se transfigurer !

Pour nous porter de monde en mondes  
Jusqu'aux félicités profondes  
Des grands concerts harmonieux,  
Il plonge dans les sombres terres  
Ces racines rudimentaires  
Dont la sève remonte aux cieux !

De tout un chaos qui fourmille,  
Il fait le couple, la famille,  
Les Nations, l'Humanité !  
Il fait les familles astrales,  
Les gigantesques voix chorales  
Diverses dans leur unité.

C'est lui l'Univers qui respire,  
Qui se dilate en un sourire  
Et se resserre, tour-à-tour.  
C'est du nom de Dieu qu'il se nomme :  
Mais, quand Dieu craint d'effrayer l'homme,  
Il s'appelle du nom d'Amour !

C'est lui qui mêle nos pensées :  
Par lui les pages commencées  
S'achèvent à travers les temps ;  
Par lui tous les siècles qui furent,  
Et les aïeux qui disparurent,  
Vivent en nous, plus éclatants !

... Dans tes œuvres, qui te sont chères,  
Sais-tu ce qui vient de tes frères  
Ou des invisibles Esprits ?..  
Ne sens-tu pas que tes ouvrages,  
Depuis l'éternité des âges,  
Au fond des cieus étaient écrits ?

... Quand l'Amour souffle à ton oreille  
Quelque chanson qui t'émerveille,  
Prends moins d'orgueil, et plus de foi !  
— La parole inonde l'espace, —  
Et, pas plus que le vent qui passe,  
Le verbe du ciel n'est à toi !

### III

O noble Humanité, belle fusion d'hommes,  
Si tu souffres encor, dans les temps où nous sommes,  
Les tortures d'enfantement,  
Tu peux du moins, levant ta tête prophétique,  
Entrevoir, au-dessus de la géhenne antique,  
Le règne de l'embrassement !

Par delà les effrois des dernières secousses,  
Tu peux rêver enfin des étreintes plus douces  
Que la mêlée aux chocs sanglants :  
Par delà les fureurs qui grondent sur la terre  
Voici venir le jour du travail solidaire  
Et des magnétiques élans !

Voici l'espoir ! Voici la lumière et la joie !  
Par sa propre clarté la planète flamboie  
Avec un éclat inoui !  
Car ce monde, arrachant son voile d'égoïsme,  
Répand, comme un concert, tous les reflets du prisme  
Au sein de l'éther ébloui !

La Science entrevoit la loi simple des choses,  
Elle sait la matière, et ses métamorphoses,  
Et ses vastes combinaisons :  
Elle allume, d'un mot, l'immensité des plaines,  
Et, soufflant dans les airs ses puissantes haleines,  
Elle règne sur les saisons !

Tout s'harmonise, tout se couronne de flammes :  
La lumière électrique, et la clarté des âmes,  
Planent, auréoles de feu...  
Et l'homme, le chercheur qui commence à connaître,  
Confond, dans ses accords, ces trois noms d'un seul être :  
La Science, l'Amour, et Dieu !

25 juin 1878.

J. Camille CHAIGNEAU.

## Les orphelins

O femmes! Votre rôle, ici-bas, est immense :  
Vous êtes la douceur, vous êtes la clémence,  
Vous résumez l'Humanité.

*Amour* est la devise inscrite dans votre âme,  
Où l'on voit rayonner l'inextinguible flamme  
De la céleste Charité.

Quel être mieux que vous saura jamais comprendre  
Ce qu'en ferme à la fois de terrible et de tendre  
Ce simple mot : *des Orphelins!*

Qui mieux que vous peut dire à ces enfants sans mères :  
« Pour calmer vos tourments et vos larmes amères  
De caresses nos cœurs sont pleins! »

Vous en aurez pitié, vous, mères de familles,  
Dont la tendresse éclate et dont le regard brille  
A l'aspect charmant d'un berceau :

Vous qui savez saisir au vol ces noms étranges  
Et ces vagues discours que vos chers petits anges  
Chantent dans leur babil d'oiseau.

Vous en aurez pitié, vous dont les lèvres closes  
S'emperlent de baisers quand vos chérubins roses  
Tendent leurs bras mignons vers vous ;

Vous qui, par vos enfants, savez aimer l'enfance,  
Vous qui savez combien ces êtres sans défense  
Sont augustes, faibles et doux.

Aussi, quand, dans leur main, vous glisserez l'obole,  
Femmes, vous y joindrez quelque bonne parole,  
Quelque gros baiser sur le front ;  
Et ce jour-là, du fond de leurs tombes glacées,  
Celles qui ne sont plus, les mères trépassées,  
Avec des pleurs vous béniront.

Les orphelins, ont droit au soleil, à la vie,  
Au travail, au bonheur, à tout ce qu'on envie ;  
Pour leur en donner les moyens

La Charité surgit et combat l'ignorance.

Quoi! ces enfants n'ont plus de mère?... Ils ont la France!  
Elle en fera des citoyens!

Aux femmes, le berceau qui survit à la tombe ;  
Mais à l'État, plus tard, ce grand devoir incombe  
D'élever ses fils malheureux :

Car un jour, dans les Arts, les Lettres, l'industrie,  
Ils rendront au centuple à la Mère Patrie  
Tout ce qu'elle aura fait pour eux.

Instruisez! Instruisez!... Dans le siècle où nous sommes,  
De ces déshérités il faut faire des hommes :

Il faut la fusion des cœurs!

Il faut que le Travail remplace enfin les Guerres,  
Et que, tous les humains comprenant qu'ils sont frères,  
Les nations deviennent sœurs!

3 juin 1878.

A. D.

## Phases nouvelles de matérialisations

*Form-manifestations*, dans ses développements les plus récents, eût pu être le titre de cet opuscule ; j'ai préféré celui que j'ai adopté, parce que, j'ai vu ce dont je parle, et c'est de la matérialisation et pas autre chose.

Dans les : *form-manifestations*, il pourrait se faire, que, le médium fût déguisé, ou, qu'on fit apparaître des mannequins pour tromper les gens crédules ; et ce pourrait être l'une de ces *form-manifestation*, quand le médium et la forme ne sont pas vus ensemble.

Avec le docteur Monck j'ai vu ceci : Lui, et la forme douée de vie, de mouvement, de respiration, capable de manger, de parler, d'écrire, possédant tantôt les forces de l'homme, tantôt les charmes de la femme, sont deux êtres qui émanent d'un seul et même être et se sont fait nos compagnons d'études ; j'ai vu, d'un autre côté, que le second de ces êtres, émané du premier, accomplissait le cycle de sa mystérieuse évolution en prenant un corps vivant, devant mes yeux, et que, conduit vers nous par le médium, il nous a été présenté comme un membre de la Société ; cet être est entré avec nous dans les relations les plus intimes.

Témoin de ces phénomènes, je les nomme *matérialisation*, en rejetant l'expression équivoque de *form-manifestation* qui dit tout ce qu'on veut mais ne répond pas aux phénomènes obtenus avec la médiumnité du docteur Monck.

Nous étions quatre personnes du sexe masculin, jouissant de tout notre bon sens pour assister aux manifestations préliminaires, obtenues en plein jour, et consistant en écriture sur l'ardoise. On pria le docteur Kennedy d'écrire une question connue de lui seul, sur une ardoise qu'il dut attacher sur une autre, après avoir mis entre les deux, un morceau de touche qui put servir à l'Esprit pour donner sa réponse.

Les ardoises furent enveloppées dans un mouchoir, placées sur le tapis, dans l'ombre, et sous la table ; les mains des assistants toutes visibles pendant qu'on entendait l'écriture se faire ; la réponse fut en rapport avec la question posée ; il y eut aussi une communication pour le docteur Kennedy, se référant à une affaire d'intérêt très importante qui le concernait. Du papier, mis entre les feuilles d'un livre, fut placé avec un crayon sous la table, tandis que le docteur Kennedy mettait son pied sur le livre. Samuel, le guide du docteur

Monck, pria M. K... de désigner une page et une ligne pour en avoir un extrait; la page 20 et la ligne 10, furent proposées au hasard et le fait fut immédiatement accompli. Le docteur Kennedy ayant oté son pied de dessus le livre, on trouva l'extrait littéralement transcrit, en même temps qu'une nouvelle communication pour le docteur K. contenant cinquante-six mots.

Une petite sonnette placée sur la table, se leva, flotta dans l'air, et redescendit obliquement en sonnant plusieurs fois; nous avons mis nos mains, au dessus et au dessous de la sonnette, pour nous assurer qu'elle n'était tenue par aucune ficelle, crin ou aimant.

Un crayon en mine de plomb, placé sur du papier, se dressa, se pencha pour prendre l'inclinaison propre à l'écriture et sans aucune main visible pour le guider, écrivit avec une force considérable dont témoigna la couleur foncée des marques laissées sur le papier, une phrase de cinq mots. La rapidité inouïe avec laquelle ces mots furent écrits, fut extraordinaire; j'avais déchiré le papier, pour le mettre sous le crayon qui marcha avec une rapidité électrique, en tracant les soixante-huit mouvements nécessaires à l'écriture des cinq mots.

Deux ardoises furent mises ensemble avec un crayon entre elles deux; le docteur Kennedy posa sa main sur l'ardoise avec celle du docteur Monck: il commanda, que le mot *souviens-toi* fût écrit. L'ardoise tenue fortement et que six yeux guettaient avec attention fit entendre un bruit, comme si quelqu'un était en train d'écrire, et le mot improvisé fut instantanément tracé. La séance de matérialisation commença. L'antichambre était séparée du salon, par des portes à deux battants, dont l'une était fermée; l'autre, en partie couverte par un rideau, servit de cabinet d'expérience, ce qui n'était pas nécessaire, puisque, tous les assistants (moi-même n'étant pas éloigné d'un mètre du Médium) nous pouvions voir le docteur Monck devenir la matrice vivante par laquelle les formes spirituelles sont venues du monde invisible dans ce monde matériel; il se tenait debout, devant nous, et les formes psychiques sortaient de son côté gauche. Ce furent des figures d'une grande beauté, qui, l'une après l'autre nous apparurent, et à notre grand étonnement nous vîmes (et comme on m'avait permis de me tenir tout près du Médium au point de le toucher je pouvais tout examiner très distinctement), une figure et une forme parfaites de femme, sortir du docteur Monck, par le côté du cœur; après plusieurs tentatives, une forme entière, d'abord nuageuse, qui devint ensuite plus solide à mesure

qu'elle naissait davantage à la vie se sépara du Médium et se tint, distincte de lui, à une distance d'un mètre ; elle lui était cependant attachée par un mince ligament, semblable au fil de la Vierge : à ma demande, l'Esprit Samuel le brisa avec la main gauche du Médium. Nous avions devant nous un Esprit incarné, d'une beauté inouïe, vêtu d'une robe créée spirituellement, filée à l'aide d'un travail qui ne venait d'aucun métier humain, le tissu était d'une délicatesse inimitable, d'une blancheur éclatante.

Le docteur Kennedy fut alors invité à s'approcher aussi près que moi, afin de se bien rendre compte des individualités distinctes du Médium et de l'Esprit. Nous regardions, avec ravissement, ce fait si remarquable d'un Esprit, né d'un homme mortel ; docteur Monck, toujours en *trance*, plaça le charmant visiteur d'outre-tombe entre lui et moi, et le tenant chacun par la main, nous nous avançames de quelques pas dans la chambre. Je sentais le poignet, la paume, les doigts et les ongles de l'Esprit qui, sous tous les rapports, possédait une main bien vivante, qui cédait à mon toucher, ayant un poids et formée d'une substance naturelle toute semblable à la nôtre mais moins humaine car ce n'était qu'une vie momentanée.

La pensée m'est venue que le développement de cette apparition imitait la formation de la glace ; en hiver, il y a des vapeurs d'abord invisibles qui se congèlent, qui se transforment en fumée, pour se précipiter enfin à l'état de glace.

Par un procédé un peu analogue, cette forme qui était à mon côté, est devenue visible et tangible, par le développement en elle de la force vitale, invisible et impondérable du Médium ; cette force, transformée par les combinaisons non encore comprises de la vie supérieure, a pris la condition d'abord vague, d'une apparition puis elle s'est transformée et solidifiée peu à peu, pour former la créature ravissante que nous soutenions et regardions avec étonnement et admiration.

Laissons la théorie et arrivons aux autres phénomènes attachants de cette soirée.

Lorsque la forme tendit à disparaître, on me permit, comme une grande faveur, (attendu que cela pourrait beaucoup affaiblir le Médium), de l'accompagner en marchant avec soin et lenteur, jusqu'auprès du docteur Monck, qui, toujours en *trance*, se leva devant nous ; il attendait, pour recevoir en lui-même la merveilleuse émanation que nous sommes bien forcés d'appeler Ange ou Esprit.

L'Esprit s'approcha de lui, et nous vîmes encore le même fil dont

nous avons parlé; son extrémité, comme auparavant, se trouvait vers le cœur du Médium. Par ce lien subtil, j'ai pu apprendre comment une forme psychique peut être réabsorbée dans le corps du Médium.

Une trombe d'eau marine, en forme d'entonnoir, ou bien, les trombes de sable de l'Égypte, sont absorbées verticalement; ici, l'apparition tangible fut réabsorbée horizontalement car la force vitale supérieure du docteur Monck, semblait attirer la forme spirituelle, graduellement, de telle sorte que je pouvais observer attentivement le procédé, en me penchant sur le Médium, en le tenant, ma main gauche appuyée sur son dos, mon oreille touchant sa joue gauche; je sentais sa poitrine et son cœur agités d'une manière violente et inquiétante. Je l'ai vu, palpitant ainsi, recevoir en lui-même la création ravissante des sphères invisibles. Comme je contemplais pour la dernière fois et tout près la douce figure de l'Esprit qui se dissolvait, je notais l'expression charmante de son visage, de ses yeux, de ses cheveux, de son teint délicat; je baisai respectueusement, et avec religion, sa jolie main au moment où elle disparut.

Ce phénomène si important, si capital, je l'ai suivi avec un intérêt tel que ma respiration semblait être suspendue; les sentiments que j'ai éprouvés ne peuvent être décrits. *(A suivre).*

GLEDSTANES, à Mérignan (Gironde).

---

## De l'organisme humain et des perceptions

### III

Le corps de l'homme, dans l'état de vie, est évidemment un mécanisme mis en mouvement.

Ce mouvement est certainement le résultat d'une cause.

Or il y a deux sortes de causes susceptibles d'agir sur ce mécanisme: les unes extérieures qui nous mettent en relation avec les objets du monde créé, et nous en donnent, non la connaissance parfaite, mais l'avertissement, la perception; l'autre complètement intérieure par laquelle s'exercent d'abord nos facultés intellectuelles sur les perceptions reçues, et puis les déterminations de notre volonté consécutives à cet exercice de notre intelligence.

C'est cet échange incessant, d'une part, d'actions extérieures s'introduisant dans l'organisme humain et conduites par lui jusqu'à l'âme, d'autre part, de réactions animiques versées dans le monde



extérieur par la filière de ce même organisme, c'est cet échange dis-je, qui constitue le phénomène de la vie terrestre.

Ce phénomène résume donc la synthèse du travail cumulé de l'âme et du corps ; l'une produisant la pensée, l'autre les actes.

Toute la vie est dans ces deux mots, et la mesure des responsabilités humaines n'est pas autre chose que celle de l'accord, disons-mieux, de la complicité plus ou moins directe plus ou moins complète qui existe entre un acte quel qu'il soit et la pensée qui l'a déterminé.

Si les facultés de l'homme étaient *souveraines* il lui serait possible d'apprécier tous les détails de cet accord, de cette complicité entre la pensée et les actes ; la mesure rigoureusement exacte des responsabilités serait une œuvre facile et nos jugements seraient infaillibles.

Mais dire que des facultés sont souveraines, n'est-ce pas dire que ce sont les facultés de Dieu lui-même ? et dès lors comprenez-vous tout ce qu'il y aurait ou de suprême orgueil ou de profond machiavelisme, dans l'âme de ceux qui s'adjugeant le privilège de l'infaillibilité se proclameraient eux-mêmes les égaux de Dieu ! Vains efforts, car Dieu ne cesse pas et les hommes disparaissent. Or l'infaillibilité ne peut être que l'apanage de ce qui est éternel et immuable comme elle l'est elle-même, et non de ce qui est transitoire et sujet à d'incessantes mutations. On aura beau faire, en toute chose, tant que le dernier mot du progrès n'aura pas été dit, qui donc pourrait prétendre qu'il ne faut pas dans nos appréciations faire la part de l'erreur.

Nous ne nous étendrons pas d'avantage sur cette digression dont l'importance n'échappera à personne mais nous ne saurions la poursuivre sans nous écarter de notre sujet. Pour le moment, il nous suffit de l'avoir indiquée d'une manière générale pour donner une idée de ce qui constitue dans son ensemble le phénomène de la vie et les responsabilités qui lui incombent.

Revenons maintenant au point de vue particulier que nous avons voulu spécialement étudier, et qui consiste, moins à approfondir les conséquences intellectuelles et morales de ce phénomène que les diversités qu'il présente, soit dans nos appréciations des choses, soit dans les tendances de nos aptitudes. Je ne m'impose pas d'ailleurs pour cela l'obligation de renoncer à toute espèce d'épisode.

Disons d'abord que le mécanisme général de l'homme est un composé d'une foule d'appareils particuliers contribuant, soit séparé-

ment, soit collectivement à l'accomplissement des fonctions que le Créateur a dévolues à la créature.

En ce qui concerne la connaissance du monde extérieur, par le mécanisme de l'œil, l'homme voit, par celui de l'ouïe il entend, par la bouche il goute, par le nez il perçoit les odeurs, par tout son corps il touche.

En ce qui concerne la conservation de son existence par les deux ouvertures de la face, par la trachée-artère et les poumons, il respire ; par la bouche et l'œsophage il prépare et introduit les aliments dans son corps ; par l'appareil digestif, il s'assimile ce qui est bon et rejette ce qui serait inutile ou nuisible, et par celui de la circulation l'action assimilatrice va s'exercer sur toutes les parties de son corps.

Enfin, pour mettre sa personne en communication avec le monde extérieur, de sa bouche il tire le langage parlé, de ses doigts, le langage écrit, de ses gestes et du jeu de sa physionomie le langage mimique, puis au moyen de son appareil de locomotion, il se transporte aux lieux qui lui conviennent, dans la société des personnes auprès des quelles il désire se trouver.

Je ne parle pas des organes de la reproduction parce que je n'envisage ici que la créature isolée et non le couple.

Chacun de ces appareils, lorsqu'on procède à son étude détaillée révèle à l'homme les plus ingénieuses dispositions, et plus les sciences de toute espèce progressent plus notre admiration augmente. Oh ! qu'il fallait bien connaître les lois de l'optique pour créer l'organe visuel, celles de l'Acoustique pour l'organe auditif ; celles de la Chimie pour tout ce qui concerne les réactions qui s'opèrent dans les actes de la respiration et de l'alimentation, celles de la Dynamique des liquides pour régler avec tant de précision et d'harmonie la marche du sang dans toutes les parties du corps humain ; celles enfin de la mécanique générale, soit pour coordonner le jeu si régulier et en même temps si varié de nos membres lors de la production des forces impulsives ou de résistance qui constituent le travail corporel de l'homme, soit pour doter l'appareil de locomotion de mouvements rapides ou modérés à notre gré, mais toujours protégés par un équilibre pondérateur contre des écarts qui à tout instant auraient pu compromettre la vie de l'individu !

Mais ce qui m'étonne encore plus que ces étonnants mécanismes, ce que j'admire encore plus que ces œuvres si admirables, c'est leur ordonnancement général sur l'édifice humain. Oui l'œil est une per-

fection, oui l'oreille est une perfection, mais pour moi c'en est une plus grande encore que la position de l'un par rapport à l'autre ; il en est de même de celles des organes du goût et de l'odorat par rapport aux deux autres ; de même encore du principe de dualité imposé aux deux premiers organes et de celui d'unité, caractéristique des deux derniers ; de même enfin de l'ensemble de ces quatre positions par rapport à celle du centre commun qui sent, qui pense, qui veut : le cerveau.

Sans entrer dans d'autres détails, quelle profonde science des rapports n'a-t-il pas fallu posséder pour que toutes choses fussent mises en leur place, sans se nuire les unes aux autres ? pour que, sans confusion aucune, chaque force extérieure aboutit au point d'arrivée de sa perception, chaque force intérieure émanat du point de départ du commandement ? quelle admirable connaissance de l'art des combinaisons n'a pas du avoir l'intelligence qui, dans cet immense dédale dont se compose le corps humain, a assigné à chaque organe, à chaque muscle, à chaque nerf sa fonction, et par suite sa direction toujours utile, jamais contraire au but poursuivi ? Enfin quelle fécondité de ressources que celle qui unissant l'art à la science a su de ses matériaux, déjà combinés pour la solution du problème de la vie, former un ensemble harmonieux, constituer la statue humaine, l'œuvre artistique par excellence ?

Mais rentrons encore une fois dans notre sujet, et voyons ce qui se passe dans le phénomène de la perception.

Chaque perception est spéciale au sens par lequel elle nous est transmise et c'est à l'aide du mécanisme particulier à ce sens qu'elle nous parvient ; si donc il était établi que la cause première, à laquelle on peut toujours rapporter le résultat que nous appelons perception, est une force, nous nous trouverions en présence de cette force agissant par l'intermédiaire d'un mécanisme, et nous pourrions appliquer les principes qui ont été constatés dans l'article II sur la nature et sur l'intensité des effets obtenus.

Pour le toucher, le sens le plus répandu à la surface de notre corps, mais aussi, il faut le reconnaître, le moins subtil ; la question qui nous occupe a probablement été de tout temps résolue. Le choc, la pression d'un corps solide, le jet d'un liquide, l'impulsion de l'air nous donnent par eux-mêmes le sentiment de l'existence de la force.

Ce n'est que plus tard que nous avons appris ce qui concerne l'ouïe. Sans entrer dans des détails d'analyse, qui seraient ici hors de propos, nous dirons très synthétiquement que nos connais-

sances en cette matière nous apprennent que le son est produit par les mouvements vibratoires des corps qui, dans certaines circonstances, nous frappent directement, ou qui, plus généralement, communiqués à l'air, se propagent dans celui-ci avec une certaine vitesse et viennent par ce moyen affecter l'organe auditif. L'existence d'une force provoquant la perception du son est donc un fait incontestable.

Pour le sens de la vue, les vibrations de corps terrestres ne sauraient être invoquées, comme pour celui de l'ouïe. Car il n'y a pas de corps terrestre entre le soleil et les limites de notre atmosphère et cependant la lumière de cet astre nous parvient; il faut donc qu'il y ait ici un agent de communication de tout autre nature. Or si, comme le veut Newton, il faut voir dans cet agent des corpuscules infiniment petits s'échappant incessamment du soleil et pénétrant dans l'œil, je trouve là l'indice d'une force représentée par le choc de ces corpuscules sur la rétine. Si, conformément aux récentes découvertes de la science, l'hypothèse de Newton doit être rejetée et s'il faut admettre que la vision est due aux vibrations d'un fluide éminemment plus subtil que l'air, répandu dans l'univers entier, fluide auquel la Physique moderne a donné le nom d'*Ether*, s'il en est ainsi, disons-nous, ces vibrations représentent pour nous la force qui, dans le phénomène de la vision, vient solliciter la rétine et mettre en jeu les nerfs qui lui sont adhérents.

Au premier abord, l'esprit ne peut s'empêcher d'éprouver un sentiment de curieux étonnement, lorsqu'il reconnaît que c'est précisément avec ce qu'il y a de plus subtil, de moins terrestre, de moins visible que s'opère le phénomène de la vision. Il semble qu'il y a là comme une antithèse, comme une sorte de prestidigitation excitant plutôt la surprise qu'un sentiment de profonde admiration pour le choix des moyens mis en œuvre.

Mais un peu de réflexion suffit pour nous ramener à ce que nous devons raisonnablement penser des sages desseins de la puissance créatrice. Qui de nous n'a éprouvé, lorsqu'il veut s'appliquer à distinguer, soit un son musical, soit la nature particulière d'un bruit quel qu'il soit, combien il est gêné dans ses appréciations par l'audition concomitante d'un autre son ou d'un autre bruit; qu'il en est de même lorsque, voulant apprécier par la vue les détails des choses, l'interposition d'un objet, même lorsqu'il est transparent, un voile par exemple, vient mettre obstacle à la rectitude de la perception; eh bien! supposons un instant que la matière, choquante suivant Newton, vibrante suivant les physiciens modernes, qui doit s'introduire

dans l'organe pour provoquer la vision, eut été visible elle-même, nous aurions été condamnés à ne discerner les objets qu'à travers le voile de cette matière, et, par suite de la confusion qui en aurait été la conséquence, l'homme aurait été certainement placé, en ce qui concerne l'organe visuel, dans un état d'infériorité manifeste relativement à celui que lui a concédé le Créateur.

Et voyez comme l'étude des choses terrestres peut nous pousser vers l'inspiration de l'existence de celles qui sont en dehors de nous. Parce que nous percevons la lumière du soleil, nous devons en conclure qu'il existe un intermédiaire entre nous et cet astre ; parce que la terre, et il en est de même des autres mondes, est une concentration spéciale de matières qui ont leurs natures particulières et leurs limites propres et définies dans l'espace, cet intermédiaire ne saurait rentrer dans la catégorie des composés terrestres ; d'ailleurs cet intermédiaire doit exister bien au delà du soleil, dans toute l'étendue des espaces où se trouvent des corps que notre œil peut voir ; parce que l'étude des lois de l'optique nous force à reconnaître l'existence de mouvements vibratoires extrêmement rapides dans le phénomène de la vision, nous sommes obligés d'attribuer à cette matière une constitution fluide éminemment subtile ; enfin, eu égard au degré de netteté et de précision que Dieu a donné à notre vue, il fallait que cette matière fut invisible pour nous.

Mais l'esprit ne s'arrête pas là. Remarquant qu'indépendamment de la sensation de la lumière, le soleil nous donne aussi celle de la chaleur, il est conduit à penser que pour celle-ci il doit exister un autre intermédiaire, ou plutôt, en se reportant à la simplicité des moyens que Dieu emploie en toutes choses, il se demande si ce n'est pas le même agent qui produirait les deux effets, de même qu'une fleur nous donne à la fois sa couleur et son parfum. Allant plus loin, il ne lui est pas antipathique de penser que ce pourrait bien être aussi aux mouvements de l'Ether combinés avec celui de chaque astre et aux pressions qui en résultent, qu'il faudrait attribuer le principe de la gravité sur ces astres ; que c'est encore de ce fluide si universellement répandu que pourraient provenir les influences électriques, celles du magnétisme, et d'autres peut-être encore inconnues. A la vérité, de plusieurs de ces choses nous ne savons rien de péremptoire, mais étudions, étudions et nous saurons un jour. Dans tous les cas, l'expérience prouve que c'est avoir fait un pas qui n'est pas sans importance dans la recherche de la vérité que de l'avoir rationnellement soupçonnée.

Mais revenons aux deux autres sens pour lesquels celui de la vue nous a mis un peu en retard.

La science ne s'est pas encore définitivement prononcée au sujet des deux sens du goût et de l'odorat. Toutefois dans l'une et dans l'autre des deux hypothèses, entre lesquelles elle hésite, l'idée de force est toujours subsistante ; car, qu'il s'agisse de vibrations comme dans les deux organes précédents, ou de molécules matérielles agissant elles-mêmes directement, il y aura ou ébranlement ondulatoire ou choc, c'est-à-dire force.

Reconnaissons donc que finalement la perception est toujours l'effet produit sur la partie spirituelle de notre être par une force soumise à la condition d'agir à l'aide d'un certain mécanisme.

Si les mécanismes humains étaient tous identiques, s'ils étaient tous exactement les mêmes pour chaque individu, soit dans leur ensemble, soit dans leurs détails, il serait impossible à notre raison de comprendre qu'un même objet put produire des perceptions qui ne seraient pas toutes semblables elles-mêmes. Car, d'une part, l'objet étant un, la force sensorielle qui s'en échappe est constante pour tous, et, d'autre part, le mécanisme qui sert de véhicule à cette force ne variant pas, quand on passe d'une personne à une autre, notre intelligence ne pourrait que se refuser à admettre que là où tous les moyens de production et de manifestation sont les mêmes, les effets obtenus pussent être différents.

Mais cette hypothèse d'une similitude parfaitement mathématique des mécanismes humains est une idéalité qui répugne à la nature à en juger par ce qui se passe dans les trois règnes où la variété est prodiguée à l'infini, où la similitude absolue est un véritable mythe.

En ce qui concerne l'homme, au point de vue physique ne remarquons-nous pas que les uns sont grands, les autres petits ; les uns forts, les autres faibles, ceux-ci maigres ceux-là corpulents ; n'avons nous pas la prestance rigide de l'orgueil, la tenue inclinée de l'humilité ; la démarche du lourdaud et celle de l'élégante. Dans les détails, ne distinguons-nous pas les faces blondes et les faces brunes, le regard de l'astuce et celui de la franchise, la bouche de la bestialité et celle de l'intelligence, les extrémités des membres trapues ou effilées, les fronts hauts ou déprimés, l'oreille du singe ou celle des Apollon et des Vénus, les nez tartares ou caucasiques. Au point de vue anatomique n'est-il pas constaté que les mêmes règles de complète proportionnalité ne s'observent pas constamment entre les parties similaires des organismes, qu'il en est de même de celles qui régis-

sent leurs positions respectives, qu'en outre les liaisons par lesquelles les parties sont réunies ne présentent pas une constante uniformité. Ne trouvons-nous pas enfin lorsque nous comparons les deux sexes, des différences plus prononcées encore, des écarts plus nettement affirmés.

Il est donc impossible de ne pas reconnaître que le caractère propre de l'organisme humain est de présenter, sous un type uniforme dans l'ensemble une immense diversité dans les détails.

En conséquence, une force sensorielle, qu'elle soit de nature optique ou acoustique qu'elle appartienne à la catégorie du goût de l'odorat ou du toucher, agissant d'ailleurs avec la même intensité sur chaque individu d'un groupe, par cela seul qu'elle traversera des mécanismes différents possèdera des modalités différentes dans son effet (\*); de sorte que l'avertissement qu'elle viendra donner à la partie intelligente de notre être, ce que nous appelons la perception, ne saurait être uniforme, et sera au contraire aussi diversifié que le sont les mécanismes eux-mêmes.

Ainsi, ce me semble, nous pouvons nous rendre parfaitement compte que l'audition d'un morceau de musique soit un charme pour les uns un ennui pour les autres; que la vue d'une couleur, d'une forme déplaît à celui-ci et donne satisfaction à celui-là; que la physionomie d'une personne détermine tantôt un sentiment d'attraction, tantôt celui d'une répulsion; que le bouquet du Bordeaux ne satisfasse pas tous les palais; et que le parfum de l'œillet détrône quelque-fois celui de la rose.

Le proverbe qui a dit que tous les goûts sont dans la nature a donc exprimé une grande vérité, et nous venons d'en voir, sinon toutes les raisons, du moins quelques-unes des plus importantes; celles-ci ne pourront d'ailleurs que le devenir d'avantage lorsque la science anatomique aura suffisamment progressé pour entrer dans les détails des classificationne individuelles qui ne sont aujourd'hui qu'à l'état embryonnaire; car on n'a fait jusqu'à présent que l'anatomie de l'homme, on n'a pas scruté celle des individualités. Mais, en cette matière, gardons-nous des systèmes sans bases sérieuses et des idées préconçues quelque séduisantes qu'elles puissent paraître. Les protubérances du docteur Gall (\*\*\*) ne prévaudront jamais sur les en-

(\*) Voir, article II, la définition du mot : *modalité*.

(\*\*) Le lecteur voudra bien remarquer que ma critique ne porte que sur le système des protubérances, c'est-à-dire sur la localisation, dans chaque partie du cerveau, de nos diverses facultés intellectuelles. En

seignements du scalpel et du compas. Fouillons et mesurons, ce sont les deux grands moyens de posséder la vraie science.

Un dernier mot, en terminant cet article; on trouve des hommes qui, sans dénier que tous les goûts sont dans la nature, l'évidence de cette vérité est trop palpable pour cela, sont profondément convaincus que leur appréciation seule est bonne, que toutes les autres sont de véritables dépravations; et ils possèdent une conviction tellement enracinée à ce sujet qu'ils vous tiendront en fort médiocre estime si vous ne voyez pas, n'entendez pas, ne sentez pas comme eux. Ils chercheront très sérieusement à vous prouver, non sans dédain et sans emportement quelquefois, que vous avez très grand tort de préférer la sole ou le turbot, s'ils préfèrent eux le saumon; que vous avez non moins tort d'habiter la rive droite, s'il leur a plu de s'incruster sur la rive gauche; et qu'il est par trop déraisonnable d'aller prier Dieu à la Madeleine quand on a le Panthéon.

« Orgueil, orgueil, quand tu nous tiens, on peut bien dire : adieu sagesse. »

Ne cherchons pas à réfuter de telles insanités. Ce n'est pas avec la raison, c'est avec des douches, qu'il faut traiter la folie. Bornons-nous donc à signaler à ces esprits autoritaires ce que présenterait de charmes, de séductions variées, d'irrésistibles entraînements, et surtout de prodigieuses facilités pour satisfaire à toutes les exigences de la vie, une société dans laquelle tout le monde voudrait manger des mêmes mets, et habiter la même maison; se vêtirait des mêmes étoffes et s'agrémenterait des mêmes couleurs; où chacun serait invariablement tenu de jouer de l'instrument préféré, piano ou trombone, peu importe, et finalement, pour les besoins du cœur, ne pourrait aimer que la même femme.

Juin, 1877.

C. L.

dehors de cela, les travaux de Gall présentent de très éminentes qualités dont on peut dire que ses idées phrénologiques localisatrices sont les défauts. Placer dans le cerveau le siège général des facultés à la fois morales et intellectuelles, c'était bien; vouloir les y localiser dans tous leurs détails, et surtout par voie des protubérances extérieures, c'était trop. Notre célèbre physiologiste Flourens a combattu les erreurs de ce système avec une grande puissance de logique.

---

### Le matin.

Profession de foi d'un croyant à la survivance de l'Esprit.

En cherchant dans les œuvres allemandes de Caroline Pichler, peu traduites en France, nous y avons trouvé cette pièce allégorique:



*Le matin*, que nous nous faisons un plaisir d'offrir à la *Revue spirite*.

Caroline Pichler naquit à Vienne le 7 septembre 1769 ; elle publia une foule de romans remarquables par leur sagesse d'expression. Elle mourut en 1843. Dans ses papiers on trouva un traité de *l'Émancipation de la femme*, ce qui prouve que son esprit sain avait su s'affranchir déjà d'un grand nombre de préjugés. Nous croyons donc qu'il faut voir dans *Le matin*, une tendance à croire les admirables vérités qui ne furent complètement mises à la portée de tous que par le Spiritisme.

L. DE S.

LE MATIN.

C'est ici, sous cette voûte élevée de feuillage que nous allons nous asseoir pour causer ; ici où la clarté matinale brille à travers les feuilles, où mille insectes folâtent sans relâche sous les rayons du soleil. Quel mouvement, quelle vie, tout autour de nous. Ici, les oiseaux sautillent dans la jeune feuillée ; ils s'agacent et se poursuivent dans ce vaste dédale. Nous entendons au loin résonner les cloches du paisible village ; les clochettes du troupeau ; les aboiements des chiens vigilants se mêlent harmonieusement aux bruits de la nature au réveil. Au milieu du gazon, bourdonnent mille et mille scarabées, qui le peuplent de leurs formes innombrables et variées ; là, sur le vieux tronc du pommier, rampe une procession de chenilles velues, à peine sorties de l'œuf. Qui connaît, qui peut voir, le monde de créatures animées que contient un verre d'eau, que détruit le pas de l'homme inattentif?... et ces êtres infiniment petits sont pourvus cependant de tout ce qu'il faut pour jouir gaiement de la vie.

Aussi loin que s'étend la perception du regard ou de l'ouïe humain, s'il n'y a pas le plus petit espace inhabité. Tout se meut, s'agite ; la vie est partout : depuis le premier et vague éveil du sentiment chez la sensitive et chez le polype, elle se développe par degrés continus jusqu'à la hauteur où trône l'homme raisonnable.

Il ne faut pas croire que cette échelle se termine ici, que cette chaîne admirable s'arrête brusquement et qu'il n'y ait pas à la suite des êtres progressants par degrés, qui remplissent l'espace infini entre le Créateur et l'homme.

Ne m'abandonne point, ô pensée consolante, toi qui m'as souvent visitée dans les heures solitaires de la méditation, pensée de l'existence et de la proximité d'êtres plus élevés que moi !

La loi de continuité que l'observateur attentif cherche à trouver

partout, qui, comme un fil conducteur le guide à travers le labyrinthe de la nature, d'espèce en espèce, de race en race; qui lui montre partout les traces de la sollicitude Divine, cette loi me prescrit de me croire entourée d'êtres supérieurs. Alors même que mon œil ne peut les apercevoir, la raison me fait conclure à leur présence, et un sentiment intérieur me l'affirme. De l'âme de l'homme partent les anneaux de la chaîne immense, diversifiés à l'infini, quant à la pureté et à la perfection, ainsi qu'à leur cercle d'activité, et aux devoirs que leur assigna le Créateur; probablement aussi que leurs formes varient jusqu'à ce que l'Esprit soit de plus en plus pur et idéalisé, et s'approche de la forme originaire de toute perfection, autant que des créatures peuvent en approcher.

Ils sont autour de nous, ils habitent l'espace qui semble vide à nos yeux imparfaits. Libre de liens terrestres, leur Esprit lit peut-être sans obstacle dans nos âmes; peut-être connaissent-ils chacune de nos pensées, chaque impression, chaque légère émotion de nos cœurs.

O conception qui nous élève! ô noble sentiment qui nous rend heureux! Puissent-ils nous inspirer toujours la plus sévère observation de nous-même!

Cherchons à marcher innocents et sans reproche devant ces invisibles témoins; que la certitude de leur présence ne nous quitte jamais. Alors, si notre cœur peut sans trouble, s'avancer digne d'eux, dans les heures solitaires où l'âme se recueille à l'abri des impressions matérielles, nous sentirons en nous l'approbation des invisibles témoins de nos pieux efforts. Ils nous feront sentir leur joie et la récompense sera d'être convaincu que près de nous, vivent ceux que nous avons aimés et respectés.

*Traduit de l'allemand par :*

LOUISE DE LASSERRE.

## **Un regret et une objection à l'adresse de M. Fauvety**

(SUITE. — Voir la *Revue* de juillet 1878.)

Le progrès des êtres a pour condition nécessaire leur solidarité. Cette loi les embrasse tous. Pas d'exceptions, elle est universelle. Autrement la vie resterait stationnaire quelque part, entravant dans sa marche ascensionnelle le reste des êtres. La logique s'y oppose; il ne saurait y avoir contradiction là où il y a communauté d'origine, unité de substance.

A mesure que les êtres s'élèvent dans la hiérarchie, les liens qui

les rattachent les uns aux autres visiblement se multiplient et se ressèrent. L'homme occupe le degré le plus élevé, résumant en lui tous les attributs de la vie à sa plus haute expression : puissance, intelligence, sentiment, conscience, liberté. Donc, non-seulement les échanges entre les membres de l'humanité doivent être plus étroits et plus complexes que pour toute autre famille d'êtres, mais cette nécessité y doit être *comprise* (entre mille preuves, les généreux efforts et les remarquables travaux du philosophe d'Asnières). — Accord parfait.

Ainsi, selon M. Fauvety ce que nous appelons la mort n'est point une fin, un terme ni un changement de nature, ce qui reviendrait au même mais un simple changement d'état et d'habitat. Les lois essentielles qui nous régissent ici doivent nous régir ailleurs. Mêmes causes, même champ d'action, mêmes effets. Nous emportons au départ nos connaissances acquises, nos passions bonnes ou mauvaises, nos tendances, nos habitudes ; nous emportons de plus l'organisme « interne supérieur » (périsprit), agent plastique qui nous a servi à modeler la forme que nous avons passagèrement revêtue pour nous accommoder aux exigences de notre traversée planétaire ; en un mot, nous emportons tout ce qui doit nous permettre et motiver, disons plus, nécessiter la continuation de nos relations établies ici-bas. Et pourtant, d'après M. Fauvety, la mort brusquement, instantanément met fin à ces relations.

A la vérité les Esprits, dit-il, nous voient et nous entendent, mais ils ne sauraient donner signe d'existence aux vivants qui, de leur côté, ne sauraient communiquer avec le monde spirituel que par les aspirations de l'âme. S'ils ont la faculté de voir et d'entendre, c'est qu'apparemment ils ont gardé les sens de la vue et de l'ouïe. Qui dit sens dit organes, sous quelques conditions qu'ils s'exercent. Pourquoi ceux-là, non les autres, non ceux qui donnent prise sur la matière. Car enfin, vivants, ils pouvaient actionner cette matière et être actionnés par elle. Serait-ce donc qu'en notre enveloppe terrienne résiderait notre faculté de mouvoir et d'être mus ? Mais alors cette enveloppe abandonnée, nous tomberions dans l'inertie jusqu'à ce qu'un nouveau corps vint nous en tirer. Le mouvement ne nous serait-il dévolu que par intermittence ? Les lois de solidarité et de progrès ne seraient-elles plus universelles ? Comment expliquer d'ailleurs cette rupture entre les habitants de notre monde et les Esprits, étant donné que ces derniers ont en participation avec nous les mêmes éléments constitutifs moins le *pardessus* qu'ils ont laissé au

vestiaire terrestre, qu'ils ont la même nature soumise aux mêmes lois essentielles et tendant aux mêmes fins. Leur liberté d'action n'a-t-elle pas dû s'accroître de tout le poids en moins des lourdes entraves dont ils se sont débarrassés en quittant ce globe? Qu'est-ce donc qui s'oppose à la continuation de leurs rapports avec nous? Comme nous ne doivent-ils pas en avoir le désir, en éprouver le besoin? La mort brise-t-elle toutes les affections, efface-t-elle tous les souvenirs, atrophie-t-elle l'être?

Logiquement rien ne s'y oppose, la solidarité humaine l'exige, le progrès universel y est intéressé. Nous ne pouvons aller à nos morts, retenus que nous sommes par notre boulet à la galère, nous n'y pouvons aller autrement que par la pensée, le désir, les vœux, l'invocation. Aussi se sont eux qui sont venus à nous, signalant leur présence par les procédés dont ils disposent dans leur nouveau mode d'existence. Ces procédés, il nous a fallu du temps pour arriver à les remarquer, à les comprendre, eh! sans doute. Que de temps ne faut-il pas pour que les premiers vestiges d'une langue inconnue éveillent notre curiosité, provoquent nos recherches et que nous parvenions à découvrir l'exacte valeur de ces signes de façon à les lire couramment et à comprendre? Que de temps surtout quand mille occupations et préoccupations continuellement détournent partout ailleurs notre attention? Que de siècles ne se sont pas écoulés depuis que le livre des cieux est grand ouvert sous nos regards, et pourtant combien peu d'entre nous sont en état d'épeler quelques fragments de ce poème écrit en lettres de feu et d'or, et, par le peu qu'ils en savent, de soupçonner les innombrables et merveilleuses beautés qu'il renferme? Cependant, là, rien n'est abandonné à la fantaisie ou à l'inspiration; les règles sont invariables, l'ordre parfait.

Que signifie enfin ce besoin qui sollicite, qui tourmente l'homme depuis qu'il stationne sur son globe, ce besoin de pénétrer dans le monde spirituel? « Tout besoin n'implique-t-il pas une satisfaction nécessaire » (1)? Serait-ce donc un instinct contre nature? Contre nature et commun à toutes les races et se révélant — l'histoire en fait foi — à toutes les époques? Comment accorder cela avec la méthode intégrale?

Après tout, peut-être ai-je eu tort de signaler cette inconséquence dans la doctrine, d'ailleurs si solidement reliée dans toutes ses par-

(1) J'emprunte l'argument à un remarquable article de M<sup>me</sup> Dufaure : *Notre immortalité*, publié dans le dernier numéro de *La Religion laïque*.

ties et si magistralement exposée, de M. Fauvety. Il y a des inconséquences voulues, préméditées. Il en est des chefs d'école comme des chefs d'armée : certaines marches de biais, certains mouvements en arrière leur sont commandés par la position qu'ils occupent et l'importance du résultat qu'ils ont en vue. C'est affaire de tactique et, dans les guerres d'idées, les champs de bataille varient comme en toutes autres.

Le nom seul du Spiritisme sonne affreusement à certaines oreilles mal conformées qui ne perçoivent que désordre et cacophonie en dehors des ritournelles dont elles aiment à se bercer. Parmi ces oreilles, bon nombre appartiennent à des têtes coiffées du bonnet de docteur *major*. Pour la plupart des propriétaires éminentissimes des dites oreilles et des dits bonnets, le Spiritisme ne consiste et ne saurait consister que dans une sarabande de guéridons accompagnée de divagations mises par des hallucinés sur le compte d'Esprits en trop maigre état pour protester. M. Fauvety connaît son monde et mieux que personne sait ce que certains crânes, d'ailleurs fort respectables, peuvent loger de dogmatisme, *id est* de superbe entêtement. N'aurait-il pas eu l'air de s'arrêter en chemin et d'abandonner le Spiritisme à son malheureux sort, de peur, autrement, de provoquer des horripilations et des clameurs de *haro* dans la haute confrérie à laquelle il s'adresse avec l'espoir d'y redresser quelques entendements — susceptibles d'en redresser d'autres ? Car, quant au gros public, y semer ses perles, il n'ignore pas que ce serait joyaux et temps perdus. Il parle une langue, expose des idées et développe des sentiments qui n'y ont point cours encore. Quelques grains de mil et des aphorismes positivistes font mieux l'affaire de ce public. Il n'y aurait donc rien d'extraordinaire... mais il peut se faire aussi que cette conjecture soit sans fondement. Je n'en serais ni étonné, ni confus. Ne m'étant jamais senti ni peu ni prou d'étoffe à faire un pape, je me crois sujet à l'erreur tout comme un autre.

Dans tous les cas, que j'aie eu raison ou tort, mon but est atteint, je veux dire mon vœu exaucé. Je souhaitais, dans l'intérêt du Spiritisme, que M. Fauvety reprît son enquête interrompue sur la vie d'outre-tombe. Elle a été reprise juste alors que j'entreprenais de rappeler son attention sur les communications médianimiques. Y suis-je pour quelque chose ? j'en doute, mais je note la coïncidence que j'appelle heureuse. Quand un esprit supérieur, après avoir pour un temps écarté un problème du domaine de ses recherches, y revient, au risque de faire sourire ou frémir les maîtres en sagesse,

de mécontenter des amis et de s'aliéner des disciples, c'est que ce problème est capital. Vienne le jour — ainsi soit-il ! — où M. Fauvety se pourra convaincre que l'explication d'Allan Kardec doit être substituée à la sienne et qu'elle est une solution, ce sera pour le Spiritisme une conquête qui lui ouvrira de hautes régions où jusqu'ici les chevaliers du *syllabus* scientifique et autres, cuirassés de solides partis-pris et armés de forts préjugés, l'avaient empêché de pénétrer et de prendre position. M. Fauvety aidant, il y aura des capitulations dans les hauts lieux, c'est sûr.

Il a l'amour passionné de la vérité qui fait les apôtres, l'intrépidité et la constance qui ne connaissent pas d'obstacles, la parole qui force l'attention et la logique qui s'impose à ceux dont il n'a pas été dit : *oculos habent et non videbunt, aures habent et non audient*. Il est vrai qu'il y a pas mal de ces yeux qui refusent de voir et de ces oreilles qui refusent d'entendre dans les attenances et alentours de la Sorbonne. Tant pis pour leurs propriétaires. T. TONOEPH.

MESSIEURS,

Il y a longtemps que je comptais vous envoyer la fin de cette petite chicane à M. Fauvety. Je comptais sans mon hôte, la maladie. Accordez-moi le bénéfice des circonstances atténuantes et recommandez, je vous prie, à l'indulgence des lecteurs de la *Revue*, le valétudinaire T. T.

---

### Une conversion Spirite inattendue

F. E. C. Turin, 8 juin 1878.

Je crois vous l'avoir dit, nos chers Esprits nous avaient annoncé que pour voir le terme de leur long silence il fallait trois choses : la foi, la persévérance du Médium, une circonstance en dehors de nous. — Cette circonstance est-elle arrivée mercredi 3 juin ? C'est ce que nous ne savons, mais le fait est que ce jour-là, notre oncle T..., pasteur à Milan, ennemi acharné du spiritisme, qui nous fulminait impitoyablement des lettres de menaces pour le salut de nos âmes, de retour d'Angleterre, en est venu, je ne sais comment, à demander : à voir *danser la table* ! Nous n'en pouvions croire nos oreilles ! Cependant, nous nous sommes prêtés quoique avec un peu de crainte et d'appréhension, à ce désir surprenant.

Connaissant ses dispositions hostiles, nous nous attendions à un complet silence, vu, surtout, le mutisme obstiné que les Esprits maintenaient à notre égard : nous nous recueillîmes intérieurement

pour implorer l'assistance de notre bon Guide Lemain. Quelle fut notre surprise, lorsqu'au bout de quelques secondes la table semblant se détendre sous nos doigts, de sourds craquements se firent entendre, et la table se dirigea vers l'oncle Jean. Celui-ci fit alors quelques questions un peu oiseuses, auxquelles les Esprits ne daignèrent pas répondre... puis, revenant de sa légèreté, il demanda quelques pensées philosophiques ; après un moment de parfait silence il lui fut dicté, par coups frappés, cette phrase admirablement adaptée à la circonstance : « — Le ciel est l'héritage de *tout* enfant du Dieu *bon* ! — » Son étonnement mal dissimulé, il s'écria, son crayon et son calepin à la main : — Certainement ! Certainement ! Mais qu'entendez-vous par : tout enfant de Dieu ? c'est là, la question ! — Satisfait de l'embarras dans lequel il croyait avoir mis les Esprits, il fut stupéfait, lorsque, sous leur dictée il dut écrire ce qui suit : — « *Qui* n'est pas la créature, l'enfant du Dieu bon ? » Fort troublé, il se récria en disant : « — Mais enfin ! les méchants ne sont pas des enfants de Dieu ! » Un *Oui* ! péremptoire vint alors le confondre. — « Comment » exclama notre oncle, « les méchants sont aussi les enfants de Dieu ? » — *Oui* ! — « et alors ils iront au ciel ? » — *Oui* ! — « Ainsi bons et méchants tous ensemble seront confondus au ciel ? » s'écria de plus en plus perplexe notre pauvre oncle. Cette fois un *Non* formidable se fit entendre et vint calmer et terminer son agitation. Avec un visible intérêt il demanda ce qu'il fallait faire pour obtenir la « vie éternelle ». Quel ne fut pas son étonnement et notre joie lorsque ce mot : *Progresser* fut clairement et énergiquement épelé ! Je lui rappelai alors ces paroles de l'Évangile : — « Sans la sanctification nul ne verra le Seigneur. » Il ne put qu'approuver et ne trouva pas de réplique. Comme il désirait poursuivre, nos bons Esprits jugeant la *dose* suffisante pour l'heure, prirent congé en ces termes : « Dieu vous garde ! Bon voyage ! Toujours avec vous ! » et, ce disant, la table se mût au devant de l'oncle Jean ému et troublé.

« C'est Dieu qui est toujours avec nous ! » remarqua-t-il assez vivement. « La présence de Dieu n'exclut pas celle des Esprits » ajoutai-je, et comme pour m'approuver, la table frappa un *Oui* très net. Nous nous séparâmes, réjouis et profondément reconnaissants de notre côté, et quand à l'oncle, il était visiblement préoccupé.

Ce qui ajoute surtout à notre bonheur, le voici :

Le lendemain, jeudi, nous étant réunis autour de la table pour remercier Dieu et nos chers Esprits, il nous fut dit, que, notre

grand papa, avait été, en cette occasion, *le messager d'Allan Kardec* auprès de nous, et que, cette pensée si admirablement conçue pour résumer à *l'oncle* toute notre doctrine venait du Maître si justement vénéré et béni.

Nous n'avions pas encore eu la faveur d'obtenir une pensée, un mot d'Allan Kardec, jugez de notre bonheur, puis notre cher et bien aimé grand papa s'occupe de nous, après avoir rejoint, dès sa délivrance, Allan Kardec notre cher Maître !... que de satisfactions !!

Vos infatigables gratte-papier : PAULINE et LÉA.

P. C. — Nos amies, Pauline et Léa, personnes on ne peut plus distinguées, en étaient arrivées à douter de leur médiumnité parce qu'elles n'obtenaient pas des manifestations au gré de leurs désirs. L'oncle Jean revient d'Angleterre où, sans doute, il a entendu parler des phénomènes spirites par les pasteurs anglais ; sa curiosité étant surexcitée, la médiumnité de Léa et Pauline, contestée par les trois expérimentateurs, devient leur chemin de Damas. L'homme s'agite, Dieu le mène.

## Le rôle de l'Esprit dans la Création.

(Etude).

Le rôle de l'Esprit dans la Création est non-seulement de travailler, mais de participer à l'œuvre de Dieu. Dieu en l'y associant le relève et lui donne l'espoir de la progression indéfinie; c'est donc le tableau des travaux qu'un Esprit peut exécuter sous les yeux de son Créateur que je vais essayer de vous décrire et de mettre à la portée du jugement humain.

*Esprit familier.*

« Lorsque Dieu créa l'Esprit et lui donna une part de sa puissance créatrice en lui permettant de s'associer à ses travaux dans la mesure de ses moyens, il savait bien que cette perspective serait un stimulant à son ardeur.

C'était un grand privilège qu'il lui accordait, mais aussi un grand bienfait. En effet, si Dieu dans sa majesté suprême condescend à élever la créature jusqu'à lui, en l'associant à son œuvre, la créature à tout jamais reconnaissante, par ses travaux et sa soumission, le remercie peu à peu.

D'abord primitive, lorsqu'elle est encore dans l'enfancement de son être, l'âme acquiert des connaissances qui lui deviennent nécessaires et sont, graduellement, pour elle, une consolation et une récompense. Dieu la soumet à l'épreuve de la réincarnation succes-



sive, car avant qu'elle devienne ouvrière dans ce monde sublime, avant qu'elle contribue pour sa part à l'augmentation de ses richesses, à la conservation du progrès indéfini, il faut que, tout d'abord, elle travaille à sa propre amélioration, il faut qu'elle se transforme, qu'elle s'épure, qu'elle devienne soumise, passive, en un mot, qu'elle se prépare à être l'instrument intelligent et conscient de la manifestation des volontés divines ; et elle est toute heureuse de sentir croître en elle ce désir impérieux, unique : être un auxiliaire de son Créateur ; être un auxiliaire dans cet admirable univers, et contribuer par ses efforts à la floraison de ces vertus que Dieu a semées dans le cœur de l'homme et qui ne doivent arriver à leur complet épanouissement que lorsque l'âme aura senti tressaillir en elle la fibre reconnaissante de l'amour qu'elle doit lui rapporter. Aussi, voyez-vous l'âme, dans les premières années qui suivent sa création, craintive et tremblante à l'aspect des merveilles qui l'entourent, merveilles dont elle ne comprend pas toujours l'utilité et dont elle ne sent pas encore le bienfait ; puis, lorsque arrivée à un degré plus conscient, après avoir passé déjà par des existences successives, l'âme sent en elle germer le désir de comprendre cet inconnu merveilleux qui l'entoure ; c'est le premier âge des enchantements qui commence pour elle.

Mais avant d'arriver à ces enchantements dont elle peut, alors, apprécier la douceur, pourquoi l'âme est-elle obligée de passer par ces épreuves et de tomber dans les pièges du mal quand il eut été si facile à Dieu de la laisser errer innocente et pure dans son univers ?

C'est une question que tous les sages et les philosophes de l'antiquité se sont posée.

En effet, pourquoi Dieu, en créant l'âme ignorante de toute chose, lui a-t-il laissé la faculté de se sentir entraînée par l'attraction des passions plus que par la douceur de la vertu ?

Pourquoi ?

C'est que Dieu a tenu essentiellement à nous laisser notre libre arbitre, c'est qu'il a donné à l'âme l'intuition de la vérité, vérité qu'elle doit connaître, qu'elle doit pratiquer plus ou moins selon sa bonne volonté, mais que, nécessairement, il lui faudra toujours atteindre au prix des expiations que lui coûteront ses désobéissances ; puis l'âme entraînée par cette curiosité native qui lui fait rechercher cette vérité trouve malheureusement des attraits dans les mauvaises passions, attraits que le bien et la vertu ne lui offrent pas toujours ;

et de même qu'un enfant se laisse prendre au miroir trompeur d'un plaisir passager, l'âme ignorante et primitive s' imagine que la fiction est plus heureuse et plus enviable que la vérité. De là ses faiblesses et ses débordements ; de là son peu de souci pour le travail, son entraînement pour les plaisirs et pour les distractions qu'elle s'efforce de créer sans cesse, sans songer que la loi immuable du ciel repose sur celle du travail.

Voilà je crois, en quelques mots, l'explication de cette faiblesse de l'âme qui au lieu de rester dans le cercle du bien où Dieu l'avait placée, s'est pluë à rechercher le plaisir que n'offre pas toujours le rigide devoir, lorsque le cœur n'est pas rempli du désir immense de faire le bien ; de là pour l'âme la nécessité de l'épreuve, de là ce passé redoutable qu'elle expie successivement, retombant souvent dans les mêmes fautes et recommençant mille et mille fois une vie négative sous le rapport du travail ou remplie de passions.

Voilà l'origine des maux de l'humanité qui peuple toutes les planètes inférieures, voilà l'origine de tous les maux qui font souffrir l'âme, et le corps qui lui sert de véhicule dans chacune de ses existences.

Enfin l'âme ayant pêché par désir de curiosité, souffre par l'expiation de cette curiosité même ; car Dieu ne lui donne les moyens de contenter son désir d'apprendre que lorsqu'il la trouve suffisamment éprouvée, meilleure et repentante.

Alors, l'âme en a fini avec l'épreuve, avec la tentation, elle redevient telle que Dieu l'a créée, mais possédant en plus les qualités solides que lui ont values ses souffrances. Alors elle est prête à comprendre les beautés de l'univers ; elle peut, désormais, commencer à être un auxiliaire de Dieu et elle entre dans le rôle magnifique qui lui a été préparé dans l'œuvre sublime que je vais essayer de vous détailler...

Lorsque l'Esprit a atteint la crise qui lui donnera la fin de ses tourments en lui accordant l'épanouissement complet de toutes ses facultés, il entre dans une vie tout-à-fait nouvelle, vie lumineuse et toute ensoleillée, vie où aucune ombre ne vient plus lui cacher les merveilles du séjour que Dieu lui a confié, que Dieu, a pour ainsi dire jetées sous chacun de ses pas, merveilles dont il commence seulement à comprendre le besoin, alors qu'il en sent la jouissance ; là tout est encore nouveau pour lui et il est obligé de faire une étude sur ces beautés, étude facile, car toutes ses perceptions sont désormais ouvertes à l'aspiration du beau, de l'idéal.

D'abord, et par un désir bien naturel, il se sent poussé en avant et visite tous les plus infimes replis qui se dérobaient à sa vue.

Sa curiosité est insatiable et jamais assouvie, car, à mesure qu'il contemple les beautés du monde céleste, tout autour de lui surgissent de nouveaux motifs d'admiration, d'études toujours renouvelées.

Cependant un instinct se réveille en lui, c'est celui de son inutilité dans cet univers et le désir ardent de la faire cesser.

Alors, il regarde encore de plus près et s'aperçoit que les nombreux rouages de ces mondes qui peuplent l'infini, sont mus non seulement par la volonté divine et immuable du Maître qui les a créés, mais encore qu'ils sont poussés par des myriades d'Esprits dont l'activité continuelle ressemble aux ruches de vos abeilles industrieuses.

Arrivé à ce degré, lui aussi veut être un ouvrier, car il sait bien que tout ce qu'il a passé, souffert, enduré, n'avait qu'un but, celui de lui faire toucher, atteindre ce monde qui se révèle à lui pour la première fois, et il s'approche craintif de toutes ces âmes dont l'activité fait paraître le mérite plus pur, et élève leur rang plus haut que toutes les ambitions humaines ne pourraient désirer ; et lorsqu'il a étudié les lois qui régissent le peuple travailleur, il supplie son ange gardien de le faire admettre au sein de ces phalanges célestes qui ont pour devise le travail ; c'est son dernier pas fait dans la vie spirituelle et ce n'est réellement qu'à cette époque que l'Esprit commence à être quelque chose dans la création, car il va payer de sa personne et mettre au service de la cause divine le mérite qu'il a acquis au prix d'épreuves justes et méritées. (A suivre).

### **Les médiums guérisseurs de Salles d'Aude.**

Nos amis de Salles d'Aude nous avaient écrit une lettre bien intéressante, qui relatait des faits de guérisons obtenues à l'aide des médiums guérisseurs ; nous avons demandé que chaque cas de maladie, soigné et guéri par les médiums, fut constaté par le malade et des témoins, et que les signatures de ces certificats fussent légalisées par le maire des communes où ces faits remarquables avaient eu lieu. Nous recevons aujourd'hui ce que nous avons exigé comme garantie, et nous n'hésitons plus à insérer ces preuves de la puissance médianimique de nos F. E. C.

*Ouvillan, 2 mars 1878.* — Nous soussignés, déclarons que Céleste Rosier, femme Blordel, a été complètement guérie d'un ulcère cancé-

reux à la jambe, qu'elle avait depuis plus de vingt ans, à l'aide d'un médium guérisseur, sans aucun médicament et avec des prières.

*Ont signé* : Bourdel Jean, Espéron François, Bourdel Alexandre, Mi-  
quée, Sarda Eugène, Malvredeux, Sina, Ganté, Lapeyre, Lignon, Ca-  
thala, Alboïne François, Berlan Guillaume.

Vu et légalisé les signatures ci-dessus, à Auvillan, 2 mars 1878.

Pour le maire, l'adjoint : *Pausein*.

*Saint-André de Roquelongue, 24 avril 1878.* — Je soussigné, Marty (Jean-Denis), propriétaire à Saint-André de Roquelongue (Aude), certifie que ma fille, Élise Marty, âgée de dix-huit ans, atteinte d'humeurs froides depuis un an, a été guérie par le sieur Seuty Jean, jardinier à Salles d'Aude, sans employer d'autres moyens que l'apposition des mains, l'eau magnétisée et les prières spirites.

En foi de quoi j'ai délivré le présent certificat, pour servir et valoir ce que de droit.

*Ont signé* : Jean-Denis Marty, Élise Marty et A. Franc; Grabeil. J. Marty, Villefranque Auguste, Marty Alexis, Villefranque Lucien.

Vu et légalisé par le maire, signé : *Baylé*.

Je soussigné, Marty (Alexis-Théodore), propriétaire, domicilié à Saint-André de Roquelonde (Aude), certifie que ma fille, Rosine Marty, âgée de 21 ans, atteinte d'humeurs froides depuis trois ans, a été guérie par le sieur Seuty Jean, jardinier à Salles d'Aude, sans emploi d'autres moyens que l'apposition des mains, l'eau magnétisée et les prières spirites; en foi de quoi j'ai signé le présent certificat, pour servir et valoir ce que de droit.

Saint-André de Roquelongue, 23 avril 1878. Marty Alexis-Théodore, Prosper Bayre, Marty Rosine, Marty Caliste, Delviat, Albarel.

Vu pour la légalisation des signatures apposées ci-dessus,

Le maire : *Baylé*.

*Salles d'Aude, 7 avril 1878.* — En mars 1877, notre enfant âgé de 14 mois, Camille Rouvière, plein de santé, jeta un cri soudain, et son corps se tordit sous des convulsions violentes, ses yeux se voilèrent et il perdit la voix; deux médecins, y compris celui de la maison, employèrent toute leur science pour arrêter le mal, mais les convulsions se changèrent en contorsions du côté gauche, si violentes, que le berceau de l'enfant en était secoué; dents serrées. râles de la poitrine, agonie, c'était la séparation inévitable de l'esprit et du corps, devant l'impuis-  
sance des hommes de l'art.

Nous appelâmes alors le médium guérisseur, Pierre David; nous voyant unis par la prière, il imposa ses mains sur l'enfant, dont la figure pâle et froide se colora peu à peu; la sueur perla, la respiration s'accrut, l'écume de la bouche disparut avec les contorsions. Lorsque le médium, épuisé par la dépense de ses fluides, s'arrêta tout haletant,

le petit Camille n'avait plus qu'un faible mouvement convulsif au bras gauche. Pierre David nous promet de revenir dans la soirée. Ce fait avait lieu devant quatre personnes.

Le docteur revint alors, mais nous n'administrâmes pas ses remèdes; il déclarait que l'enfant n'irait pas jusqu'au lendemain, et cela, il le disait à tous ceux qui le voulaient entendre.

A dix heures du soir, le médium est revenu, et par ses passes, il calma la respiration du malade qui clignota des yeux comme pour s'endormir; M<sup>me</sup> Marie David, femme de Pierre David (médium qui tombe en extase) prit l'enfant sur ses genoux et elle s'endormit: interrogée, elle répondit à son mari que son guide lui disait: « cette maladie provient d'une obsession, l'enfant guérira. » Puis elle s'éveilla. L'enfant, qui dormait, ouvrit les yeux, et remis au berceau, il sommeilla paisiblement; à minuit, il demanda à boire et but de l'eau magnétisée. Le lendemain, il reprenait le sein de sa mère, et le surlendemain, il jouait sur le gazon comme d'habitude.

Cette guérison, miraculeuse pour qui n'est pas spirite, a eu pour témoins dix personnes, la plupart incrédules avant ce fait. Les soussignés certifient la relation ci-dessus.

A. Rouvière, Zoé Rouvière, Gayraud Jacques, Marie Gauthier, Victorine Milhau, Bouisson Paul, Galy, Hamier. Vu pour la légalisation des signatures ci-dessus. *Le maire*: BONNAC.

*Salles d'Aude, 7 avril 1878.* — En janvier 1877, le docteur avait déclaré mortelle une maladie étrange dont était atteint Paul Sicard, âgé de deux ans: Strangulation faite comme avec une main.

Nous eûmes recours à M<sup>me</sup> Marie David, aidée par les médiums guérisseurs Senty et David, auxquels nous nous unîmes tous d'intention; endormie, elle reconnut une grave obsession venue de la part d'un grand parent à l'enfant, qui, de l'autre côté de cette vie, se vengeait sur sa fille et qui chercha à tourner sa haine contre le médium.

Celui-ci, en état de somnambulisme spirituel, se rendit chez le malade, nous priant de nous tenir à distance; il pria les médiums guérisseurs de dégager l'enfant, en commençant par la poitrine pour finir au-dessus de la tête; il ordonna des compresses d'eau magnétisée autour du cou et sur le bas-ventre; il vit alors l'esprit attaquer la mère de l'enfant, et en effet, celle-ci tomba subitement évanouie, comme serrée aux flancs; les médiums dégagèrent la mère, et aussitôt l'enfant fut repris des mêmes symptômes étranges de strangulation.

L'enfant fut débarrassé à nouveau, mais alors le médium, assis sur une chaise, fut renversé à terre avec violence, à deux mètres de distance, et nous dûmes l'emporter pour le délivrer et le remettre dans son état naturel; il nous fallut de la persévérance et beaucoup de peines; l'enfant va mieux, mais cette obsession persiste malgré nos travaux.

Devant ces cas étranges, la médecine ne pourrait-elle se livrer à des études suivies ?

Léa Caprouvé, Guillaume, Chavardès, oncles de Paul Sicard; Léonie Chavardès, mère de Paul, épouse de Sicard; Victor Sicard, Galy, Paul Muynaud, Pierre Carrière, Jalubert Paul, Marguerite Jalubert, Antoinette Delcœur, épouse Jalabert, déclarent que ce qui précède est l'*exacte vérité*.

Vu et approuvé pour la légalisation des signatures ci-dessus, le 9 avril 1876.

Le maire de Salles d'Aude, BONNAC.

Le groupe de Salles d'Aude continue à faire le bien, et nous aurions à relater bien d'autres cas de guérison, si nous ne craignons de fatiguer nos lecteurs, tels que : *Cancer* à la jambe d'une femme de 60 ans Marie Ouvillon, qui, après vingt-quatre ans de souffrance, fut guérie complètement.

*Tumeur scrofuleuse* au cou du soldat Joseph Asperge, abandonné par les chirurgiens du régiment, réformé et guéri en trois séances.

Nous avons voulu encourager nos amis, ces humbles de cœur qui savent fort bien que, toute guérison ne s'obtient qu'avec la pureté d'intention et à l'aide des guides spirituels.

M. Seuty Jean est jardinier, M. Pierre David, perruquier, tous deux de Salles d'Aude; le désintéressement le plus absolu est leur règle et celle du groupe auquel ils appartiennent.

## Bibliographie.

### Homme, Esprit, Ange.

Monsieur *Alfred Gounin*, compositeur de musique, à Tours, nous envoie une rêverie (paroles de M. Mane) dont il a fait le chant; ce F. E. C. nous prie de faire connaître ce chant spirite par la *Revue*. M. A. Gounin est un homme convaincu, plein de mérite; comme artiste, il veut que la poésie et la musique soient unies par l'inspiration. Entrer dans cette voie c'est être utile à la cause que l'on aime, que l'on est heureux de servir.

Ce jeune auteur nous a été recommandé par un ancien et sincère spirite, M. *Harmant*, capitaine en retraite, à Tours.

Les deux couplets suivants, choisis entre sept, donneront une idée de : *Homme, Esprit, Ange*. (1)

Adieu Planète, ô triste terre,  
Pauvre globe aux pâles atours.  
Astre sanglant, sombre ossuaire,  
Adieu peut-être pour toujours.  
Je ne te maudis pas, je t'aime;  
Terre, j'ai progressé par toi,  
Et tu progresseras toi-même  
Soumise à la commune loi.

Salut Saturne, Eden immense,  
Salut Saturne, aux anneaux d'or;  
Jusques à toi la Providence

(1) Rêverie, à 0 fr. 50, port payé.

M'a laissé prendre mon essor.  
Je vais recommencer à vivre,  
Mourir, naître : naître et mourir ;  
Mais ici l'existence éivre  
Et la mort ne fait point souffrir.

---

A Rouen, la femme de M. Chevallier, tisseur à St-Aignan, possède la faculté médianimique de composition musicale et poétique, lorsqu'elle est endormie par les Esprits (entrausée); nous l'avons entendue, avec M. Blot président de la société Spirite de Rouen, et les airs qu'elle adapte aux paroles de M. Eugène Nus (les morts et autres), sont touchants et plein d'harmonieuse douceur. M. Denis, artiste et l'un de nos frères spirites, a bien voulu, après audition, mettre ce chant en musique. Les enfants de M. Chevallier, sont deux médiums remarquables.

---

### **Petit dictionnaire d'Encyclopédie morale.**

Une œuvre nouvelle de M. A. Babin, vient de paraître ; c'est : l'*Encyclopédie morale*, à l'usage des écoles primaires, dédié au Ministre de l'Instruction publique. L'auteur veut généraliser les principes de morale en enseignant cette loi : L'amour que l'on doit avoir les uns pour les autres ; ne point faire à autrui ce que nous ne voudrions pas qui nous fut fait.

Prix : 0 fr. 75 et 0 fr. 90 avec port, à la Librairie des Sciences psychologiques, 5, rue Neuve-des-Petits-Champs.

---

### **Traduction en Portugais, des Œuvres Spirites d'Allan Kardec.**

M. le Docteur Travassos, de Rio-de-Janeiro, (Brésil), spirite bien connu pour sa science, pour son dévouement à notre doctrine, a traduit les cinq ouvrages fondamentaux d'Allan Kardec qu'il a fait imprimer à ses frais. Son éditeur est M. Garnier, libraire, à Rio-de-Janeiro.

Les membres de la Société pour la continuation des Œuvres Spirites d'Allan Kardec, envoient l'expression de leur reconnaissance à M. le docteur Travassos qui consacre son temps, son avoir, à la propagation d'une idée de régénération, dont l'énergie et la bonne volonté sont bien connues ; puisse-t-il, dans l'Amérique du Sud, soutenu par des esprits intelligents et sympathiques tels que M. Lieutand, tels que nos F. E. C. de Saint-Paolo, être secondé pour suivre la voie qu'il a tracée avec tant de courage.

Que M. le docteur Travassos, soit auprès des Spirites Brésiliens, l'interprète de nos sentiments amis.

---

### **Encyclopédie Magnétique Spiritualiste.**

Les lecteurs de la Revue ont tous reçu notre catalogue ; ils connaissent les ouvrages de M. Cahagnet dont nous avons souvent parlé ; qui ne sait, que cet auteur est un lutteur infatigable, un chercheur consciencieux qui travaille sans cesse au progrès de la cause spiritualiste.

Il nous a été impossible, bien souvent, de pouvoir répondre aux demandes de nos correspondants, l'éditeur de M. Cahagnet, propriétaire des *Arcanes de la vie future*, et de la *Magie magnétique*, des *Révélation d'outre-tombe*, du *Traitement des maladies*, du *Guide du Magnétiseur*, étant plus empressé d'imprimer les Œuvres des matérialistes et des po-

sitivistes, que celles des spiritualistes qui ont une autre manière d'étudier et de conclure.

M. Cahagnet met à notre disposition les œuvres qu'il a produites et qu'il possède encore :

*L'Encyclopédie magnétique et spiritualiste*, 7 volumes, 14 fr. au lieu de lieu de 28 fr. Avec le port, 15.40.

*Abrégé du traité du Ciel et de l'Enfer*, d'Emmanuel de Swedenborg, 2.30, port payé.

*Les Méditations d'un penseur*, id., 2.30, port payé.

Acheter ces œuvres, c'est non seulement rendre hommage à l'homme qui les a créés, mais c'est acquérir un avoir intellectuel et des œuvres de mérite que le temps a consacré.

---

**Traduction des cinq livres fondamentaux de la  
Doctrinè Spirite, par M. J. G. Plate.**

M. J.-G. Plate de Arnheim, Hollande, s'est voué entièrement à la propagande de notre cause ; il a fait la traduction des œuvres d'Allan-Kardec ; après le livre des Esprits, le livre des Médiuims, l'Évangile selon le Spiritisme, le Ciel et l'Enfer, il livre à ses lecteurs, une très-belle impression de la Génèse selon le Spiritisme. Ce volume, se vend 2 f. 90 chez l'auteur, le port en plus. M. J. G. Plate est le dévouement et l'énergie personnifié, M<sup>me</sup> Allan-Kardec, tous les membres de notre société, le remercient pour son concours si désintéressé, et le saluent cordialement.

---

**Necrologie**

**Mort du Docteur Conrad (le Chanoine Moulis).**

Le Docteur Conrad est mort il y a quelques jours ; nous l'avons connu à Bruxelles, et nous avons pu bien apprécier son rare mérite de dialecticien, son courage tout particulier, son grand amour du bien ; c'était un écrivain d'un rare mérite, un homme de lutte et de progrès.

Voué aux cures magnétiques, il est mort sur la brèche, en guérissant les maladies corporelles et spirituelles ; il allait dans toutes les cités belges, en véritable apôtre, faire des conférences, enseigner, prêcher l'émancipation de l'Esprit, recommander la devise : Hors la charité point de salut. Il était Spirite et préconisait cette doctrine.

Puisse ce combattant de la bonne cause, ce vaillant, avoir trouvé dans l'espace, la quiétude qu'il n'eut jamais sur cette terre. Sans doute, il se prépare dans l'erraticité à revenir, à se réincarner pour nous exciter tous au bien, au beau, au bon, au juste.

Nous conservons de lui un pieux et salubre souvenir.

Son enterrement a été civil : M. Martin notre ami, M. Laporte, ont prononcé des discours sur sa tombe.

---

*Le gérant : H. JOLY.*